

„Erinnerungen an Saarbrücken – die ersten Schritte der Rechtswissenschaftlichen Fakultät“

*Ein Schriftstück verfasst von Jean Imbert, verwahrt von Wolfgang Müller,
ergänzt um eine Einleitung sowie eine Übersetzung mit Anmerkungen
von Florian Friedrichs*

Von *Jean Imbert*

I. Einleitung: Professor Dr. Jean Imbert¹

Das vorliegende Schriftstück – in seiner französischen Originalfassung (unter II.) – schrieb Jean Imbert über seine Zeit als Professor an der Universität des Saarlandes.

Nach nunmehr 32 Jahren im Archiv der Universität des Saarlandes, von Archivoberrat Wolfgang Müller aufbewahrt, soll das Schriftstück, datiert auf den 10. September 1991, nun veröffentlicht werden.²

Der Bericht von Jean Imbert bietet einen Einblick in die Anfänge der jungen juristischen Fakultät an der Universität Saarbrücken und die besonderen Herausforderungen und Erfahrungen, die Imbert und seine Kollegen während dieser Zeit erlebten. In der deutschen Übersetzung sind zusätzliche Anmerkungen in den Fußnoten enthalten, die auf erwähnte Persönlichkeiten oder Ereignisse verweisen. Diese Anmerkungen wurden nicht von Imbert selbst verfasst, sondern vom Autor dieses Beitrags hinzugefügt.

II. Souvenirs de sarrebruck – les premiers pas de la Faculté de Droit

SOUVENIRS DE SARREBRUCK.

Les premiers pas de la Faculté de Droit.

De fin 1948 à fin 1958, où j'allais chaque lundi donner trois heures de cours à l'université de Sarrebruck, je n'ai gardé aucune note, aucun document qui puisse alimenter mes souvenirs:

¹ Weiteres über Jean Imbert siehe auch *Friedrichs*, Professoren der Römischen Rechtsgeschichte an der juristischen Fakultät der Universität des Saarlandes, in diesem Band, S. 113 ff.

² Gedankt sei an dieser Stelle Herrn Archivoberrat Wolfgang Müller für seine sorgsame Aufbewahrung des Schriftstücks und dafür, dass er es nun zur Veröffentlichung freigegeben hat.

situation déplorable pour un historien, obligé de recourir à sa seule mémoire... qui n'a plus l'alacrité de la jeunesse! Ces dix années ont cependant laissé quelques impressions très fortes, toujours très vivantes, dont je voudrais témoigner rapidement.

Au départ, un enthousiasme certain. Le recteur Senn, alors doyen de la Faculté de droit de Nancy, me demanda de donner un cours de droit romain à Sarrebruck; lui-même assurerait l'enseignement de la philosophie du droit, Luchaire le droit public, Voirin le droit civil. Une voiture me prendrait le lundi matin à Nancy et me reconduirait le soir même à mon domicile. Il s'agissait de préparer à la licence en droit une cinquantaine de jeunes gens (très peu de jeunes filles, deux ou trois), qui ne pouvaient se rendre en Allemagne pour y accomplir leur cursus universitaire. Aucune cérémonie particulière n'a célébré l'ouverture des cours. Le type d'enseignement retenu était celui des Facultés de droit de France, assez différent du système allemand, notamment par l'obligation d'examens annuels (des difficultés surviendraient quelques années après; à l'époque, personne ne les avait envisagées).

Quelques enseignants allemands assuraient divers cours: nos relations furent très sympathiques, notamment avec M. Görgen, curé d'Ernendorf, qui enseignait le droit ecclésiastique. Ce n'est qu'à dater du début de l'année 1950 que des enseignants français furent affectés à titre permanent à la Faculté de Sarrebruck: MM. Cardascia et Joly, puis en 1952 M. Perrin, ainsi qu'André Philip (qui donnait des cours d'histoire économique).

La première année d'enseignement fut donc assurée en grande partie par des professeurs de Nancy, tous heureux d'apporter leur concours à la formation de la jeunesse sarroise. Les contacts avec les étudiants furent des plus cordiaux, vu leur petit nombre: personnellement, j'invitais à déjeuner quelques-uns d'entre eux, d'abord dans un restaurant de Sarrebruck, puis à la Mensa, installée dans le campus universitaire.

Une bonne moitié des étudiants était composée d'anciens soldats, mobilisés très jeunes, sortis quelques mois auparavant des camps de prisonniers de France (où, d'après leur témoignage précis, ils avaient été fort mal traités). Pour eux comme pour les autres, la plus grande difficulté était linguistique: ils ne connaissaient que l'allemand, alors que nous devions faire nos cours en français... En fait, les professeurs dictaient leur cours assez lentement, de manière à ce que les étudiants puissent disposer d'un texte assuré, faute de manuels indispensables, introuvables la première année. Pour ma part, lorsqu'un terme technique se présentait, je l'inscrivais au tableau, ainsi que sa traduction allemande.

Les professeurs français étaient assez inquiets de ce handicap linguistique, d'autant plus que les étudiants étaient astreints, en fin d'année universitaire, à passer leur examen sur les différentes matières enseignées. La surprise fut complète: à quelques rares exceptions près, l'écrit et les oraux furent un réel succès. Non seulement les étudiants avaient compris les cours, mais ils les avaient appris par cœur! J'ai le souvenir – entre autres – d'avoir écouté et regardé l'un d'eux – Fritz Portugall – qui, interrogé par le recteur Senn (lequel avait quelques manies caractéristiques), lui récitait son cours non seulement avec l'intonation, mais avec les gestes! Jamais, au long de ma carrière (45 ans d'enseignement), je n'ai rencontré des étudiants aussi attentifs et aussi courageux. Cette session d'examens, à l'égard de laquelle enseignants et étudiants

avaient éprouvé tant de crainte, augurait très bien de l'avenir et les années suivantes confirmèrent l'élan donné par cette première réussite.

Après cette première année universitaire, si je continuais (comme d'autres professeurs de Nancy) à donner régulièrement mes cours du lundi, je m'intéressais beaucoup moins à la vie de la Faculté, qui se structurait progressivement pour devenir une institution universitaire de type français, puis de vocation européenne. Ce n'était pas à un enseignant de passage (même s'il continuait à s'intéresser de très près à ses étudiants) à s'immiscer dans la vie administrative, la pédagogie, etc.: ce rôle était dévolu à nos collègues installés sur place, qui s'acquittèrent parfaitement de cette tâche délicate. Plusieurs d'entre eux logeaient dans une ancienne caserne du génie, aménagée en appartements, et désormais désignée par les étudiants du nom de „caserne des génies“!

Deux souvenirs me reviennent à l'esprit pour cette période.

D'une part, la sympathie respectueuse que nous témoignaient les étudiants, qui nous invitaient régulièrement à leurs soirées et à leurs bals (notamment le „mardi gras“, pour un bal costumé). Lors d'une de ces réunions, les étudiants nous firent la surprise, au grand scandale d'un collègue allemand, de diffuser quelques minutes du cours de chaque professeur, enregistrées à notre insu.

Dans un autre genre de manifestations, je me souviens de l'enthousiasme déchaîné par le discours de Robert Schuman, venu parler à l'Aula Magna de l'Université lors d'un voyage à Sarrebruck.

Le second souvenir concerne le référendum de 1955. Bien que très proches des étudiants et parlant très librement avec eux, nous évitions d'aborder les sujets politiques; nous n'étions pas à Sarrebruck pour y faire de la propagande, mais pour y délivrer des connaissances universitaires. Lorsqu'il fut question du futur référendum, les enseignants français évitèrent de prendre parti soit en public soit en privé, sans même s'être concertés: cela allait de soi. Pour ma part, j'en ai parlé très librement avec deux collègues allemands (le curé d'Ernendorf et un ancien colonel, M. Von der Heydte), dès l'annonce du projet de consultation: tous deux étaient persuadés du résultat, qui confirma leurs pronostics.

Notre abstention volontaire a eu au moins une conséquence positive: lors du changement de régime, notre participation à la vie de la Faculté ne fut à aucun moment remise en cause...

III. Übersetzung: Erinnerungen an Saarbrücken – die ersten Schritte der rechtswissenschaftlichen Fakultät³

ERINNERUNGEN AN SAARBRÜCKEN.

Die ersten Schritte der rechtswissenschaftlichen Fakultät.

³ Gedankt sei an dieser Stelle Herrn Jan Müller für seine wertvolle Unterstützung bei der Übersetzung ins Deutsche.

Von Ende 1948 bis Ende 1958, als ich jeden Montag drei Stunden Vorlesung an der Universität Saarbrücken hielt, habe ich keine Notizen oder Dokumente aufbewahrt, die meine Erinnerungen nähren könnten: eine beklagenswerte Situation für einen Historiker, der gezwungen ist, sich allein auf sein Gedächtnis zu verlassen – welches nicht mehr den Scharfsinn der Jugend hat! Diese zehn Jahre haben jedoch einige sehr starke und immer noch sehr lebendige Eindrücke hinterlassen, von denen ich kurz berichten möchte.

Am Anfang herrschte eine gewisse Begeisterung. Rektor Senn⁴, damals Dekan der juristischen Fakultät von Nancy, bat mich, in Saarbrücken eine Vorlesung über Römisches Recht zu halten; er selbst würde Rechtsphilosophie, Luchaire Staatsrecht und Voirin Zivilrecht unterrichten. Ein Auto würde mich am Montagmorgen in Nancy abholen und mich am Abend wieder nach Hause bringen. Es ging darum, etwa 50 junge Männer (sehr wenige junge Frauen, zwei oder drei), die nicht nach Deutschland reisen konnten, um dort ihre Universitätsausbildung zu absolvieren, auf die Licence in Rechtswissenschaften vorzubereiten. Die Eröffnung der Kurse wurde nicht mit einer besonderen Zeremonie gefeiert. Die Art des Unterrichts war die der französischen Rechtsfakultäten und unterschied sich stark vom deutschen System, insbesondere durch die Verpflichtung zu jährlichen Prüfungen (einige Jahre später würde es zu Schwierigkeiten kommen, die zu diesem Zeitpunkt noch niemand bedacht hatte).

Einige deutsche Professoren hielten verschiedene Vorlesungen: Unsere Beziehungen waren sehr sympathisch, insbesondere zu Herrn Görgen, dem Pfarrer von Enseldorf, der das Kirchenrecht lehrte. Erst zu Beginn des Jahres 1950 wurden französische Lehrkräfte dauerhaft der Fakultät in Saarbrücken zugewiesen: die Herren Cardascia und Joly⁵, 1952 dann Herr Perrin⁶ sowie André Philip⁷ (der Vorlesungen über Wirtschaftsgeschichte hielt).

Das erste Unterrichtsjahr wurde also größtenteils von Professoren aus Nancy gewährleistet, die alle gerne ihren Beitrag zur Ausbildung der saarländischen Jugend leisteten. Die Kontakte zu den Studenten waren angesichts ihrer geringen Zahl äußerst herzlich: Ich persönlich lud einige von ihnen zum Mittagessen ein, zunächst in ein Restaurant in Saarbrücken, dann in die Mensa, die auf dem Universitätscampus eingerichtet war.

Gut die Hälfte der Studenten waren ehemalige Soldaten, die sehr jung einberufen worden waren und erst wenige Monate zuvor aus französischen Gefangenengelagern

⁴ Siehe zu den genannten Professoren die unter Teil 2 enthaltenen Biografien der jeweiligen Personen.

⁵ Prof. Dr. André Joly (* 1913; † unbekannt) lehrte „Droit international privé et Droit civil français“ (Internationales Privatrecht und französisches Privatrecht). Quelle: Universität des Saarlandes, Vorlesungs-Verzeichnis – Programme des Cours, Sommersemester 1952, S. 16.

⁶ Prof. Dr. Bernard Perrin (* 1912; † unbekannt) „Histoire du Droit et Droit privé français et comparé“ (Rechtsgeschichte und französisches und vergleichendes Privatrecht). Quelle: Universität des Saarlandes, Vorlesungs-Verzeichnis – Programme des Cours, Sommersemester 1952, S. 16.

⁷ Prof. Dr. André Philip (* 1902; † 1970) lehrte „Economie politique“ (politische Ökonomie). Quelle: Universität des Saarlandes, Vorlesungs-Verzeichnis – Programme des Cours, Sommersemester 1952, S. 17.

gekommen waren (wo sie nach ihren eigenen Aussagen sehr schlecht behandelt worden waren). Für sie wie auch für die anderen war die größte Schwierigkeit die Sprache: Sie konnten nur Deutsch, während wir unsere Vorlesungen auf Französisch halten mussten... Tatsächlich diktierten die Lehrer ihre Vorlesungen recht langsam, damit die Studenten über einen gesicherten Text verfügen konnten, da unverzichtbare Lehrbücher im ersten Jahr unauffindbar waren. Ich selbst schrieb, wenn ein Fachbegriff auftauchte, diesen zusammen mit der deutschen Übersetzung an die Tafel.

Die französischen Lehrer waren wegen dieses sprachlichen Handicaps ziemlich besorgt, insbesondere da die Studenten am Ende des akademischen Jahres verpflichtet waren, ihre Prüfungen in den verschiedenen Unterrichtsfächern abzulegen. Die Überraschung war vollkommen: Bis auf wenige Ausnahmen waren sowohl die schriftlichen als auch die mündlichen Prüfungen ein voller Erfolg. Die Studenten hatten die Vorlesungen nicht nur verstanden, sondern sie hatten sie auch auswendig gelernt! Ich erinnere mich – unter anderem – daran, wie ich einem von ihnen – Fritz Portugall⁸ – zuhörte und zusah, wie er, von Rektor Senn (der einige charakteristische Eigenheiten hatte) befragt, ihm seine Vorlesung nicht nur mit der richtigen Intonation, sondern auch mit Gesten vortrug! Nie zuvor in meiner Karriere (45 Jahre Unterricht) habe ich so aufmerksame und mutige Studenten getroffen. Diese Prüfungssession, vor der Lehrer und Studenten so viel Angst gehabt hatten, war ein gutes Vorzeichen für die Zukunft und die folgenden Jahre bestätigten den Schwung, den dieser erste Erfolg ausgelöst hatte.

Nach diesem ersten akademischen Jahr hielt ich zwar (wie andere Professoren in Nancy) weiterhin regelmäßig meine Montagsvorlesungen, interessierte mich aber weitaus weniger für das Leben der Fakultät, die sich allmählich zu einer universitären Einrichtung französischen Typs und später mit europäischer Ausrichtung entwickelte. Es war nicht an einem Gastdozenten (auch wenn er sich weiterhin sehr für seine Studenten interessierte), sich in das Verwaltungsleben, die Pädagogik usw. einzumischen. Diese Rolle wurde von unseren Kollegen vor Ort übernommen, die diese schwierige Aufgabe hervorragend meisterten. Einige von ihnen wohnten in einer ehemaligen Pionerkaserne, die in Wohnungen umgewandelt wurde und von den Studenten nun als „Geniekaserne“ bezeichnet wird.

Zu dieser Zeit kommen mir zwei Erinnerungen in den Sinn.

Zum einen die respektvolle Sympathie, die uns die Studenten entgegenbrachten, indem sie uns regelmäßig zu ihren Partys und Bällen einluden (insbesondere am „Faschingsdienstag“ zu einem Kostümball). Bei einer dieser Veranstaltungen überraschten uns die Studenten – zum Skandal eines deutschen Kollegen – damit, dass sie einige Minuten der Vorlesung jedes Professors abspielten, welche ohne unser Wissen aufgenommen worden waren.

⁸ Eingeschriebener Student an der Universität des Saarlandes. Genaueres zu seiner Person ist nicht bekannt.

Bei einer anderen Art von Veranstaltung erinnere ich mich an die entfesselte Begeisterung für die Rede von Robert Schuman⁹, der während einer Reise nach Saarbrücken in der Aula Magna der Universität sprach.

Die zweite Erinnerung betrifft das Referendum von 1955¹⁰. Obwohl wir den Studenten sehr nahe standen und sehr offen mit ihnen sprachen, vermieden wir es, politische Themen anzusprechen; wir waren nicht in Saarbrücken, um Propaganda zu betreiben, sondern um akademisches Wissen zu vermitteln. Als es um das bevorstehende Referendum ging, vermieden es die französischen Lehrer, öffentlich oder privat Partei zu ergreifen, ohne sich vorher abzusprechen, denn das war selbstverständlich. Ich meinerseits sprach sehr offen mit zwei deutschen Kollegen (dem Pfarrer von Ens-dorf¹¹ und einem ehemaligen Oberst, Herr Von der Heydte), sobald das Konsultationsprojekt angekündigt wurde: Beide waren vom Ergebnis überzeugt, dass ihre Prognosen bestätigte.

Unsere freiwillige Enthaltung hatte zumindest eine positive Folge: Während des Regimewechsels wurde unsere Teilnahme am Leben der Fakultät zu keinem Zeitpunkt in Frage gestellt...

⁹ Gemeint ist die Ansprache des französischen Außenministers und Wegbereiter der Europabewegung Robert Schuman (* 29. Juni 1886 in Clausen; † 4. September 1963 in Scy-Chazelles) am 15. Dezember 1948. Quelle: *Miller*, Das universitäre Gedächtnis – das Archiv der Universität des Saarlandes, in: Archivar, 66. Jahrgang, Heft 03 Juli 2013, S. 284.

¹⁰ Das Saarreferendum am Sonntag, des 23. 10. 1955, war eine Volksabstimmung im Saarland, bei der die Mehrheit der Bevölkerung mit 67,72 % der abgegebenen Stimmen, gegen das zwischen Frankreich und der Bundesrepublik Deutschland vereinbarte Europäische Statut stimmten. Ergebnis dieses Referendums war demnach die Ablehnung eines Status quo und als echte Lösung der Saarfrage die Eingliederung des Saarlandes in die Bundesrepublik Deutschland im Jahr 1957. Das Referendum beruhte auf das am 8. 7. 1955 verabschiedete Gesetz zur Durchführung der Volksbefragung über die Zustimmung des Europäischen Statuts. Quelle: Amtsbl. 1955, S. 1024, 1053, 1560; *Brosig*, Die Verfassung des Saarlandes, S. 207 f.

¹¹ Gemeint ist wohl Prof. Dr. Josef Görgen.